

TRADUCTION ET COMMENTAIRE D'UN TEXTE GREC

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Sophie Gotteland – Christine Hunzinger – Jean Yvonneau

Coefficient : 3.

Durée : 6 heures.

Cent-huit candidats se sont inscrits cette année à la nouvelle épreuve commune de « traduction et commentaire d'un texte grec ». Cent-cinq ont effectivement composé. C'est une augmentation notable par rapport aux années précédentes. Pour mémoire, nous rappellerons que quatre-vingt-six candidats s'étaient inscrits l'an passé, et que quatre-vingt-trois copies avaient été rendues. Il n'est pas inutile de rappeler la définition de l'exercice telle qu'elle a été précisée dans le Journal Officiel :

Épreuve de langue et culture ancienne [...] : Traduction et commentaire (durée : six heures), liés à la thématique du programme, d'un texte latin ou grec d'une page environ, accompagné d'une traduction partielle en français. L'épreuve comprend une version portant sur la partie du texte non traduite et un commentaire.

Le sujet de cette année était tiré de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile (XV, 6.2 2-7.3). L'auteur n'appartient pas à la période classique et il ne figure pas au nombre des auteurs les plus fréquemment étudiés par des étudiants hellénistes. Néanmoins, l'extrait sélectionné traitait de la période classique et faisait intervenir certaines figures forcément connues des candidats. Le texte se présentait sous la forme d'une page unique où la partie bilingue et la version se distinguaient nettement pour en faciliter la lecture comme la traduction.

La version comptait 136 mots, soit les deux tiers environ d'une version traditionnelle. Elle se trouvait placée à la fin du texte (cela ne sera évidemment pas toujours le cas et dépend à chaque fois des particularités du sujet retenu). Si l'on considère qu'avec trois heures de travail sur les six attribuées à l'épreuve, les candidats disposent en fait des trois quarts du temps alloué à l'épreuve commune de version grecque, cette longueur est plus que raisonnable.

Le texte proposé était tiré d'un développement consacré au tyran Denys de Syracuse, aspirant poète soucieux d'obtenir les éloges des membres de sa cour. À travers deux anecdotes le confrontant successivement à deux intellectuels très critiques, un poète (Philoxénos) et un philosophe (Platon), le passage illustre les limites du pouvoir politique du tyran, incapable de brider chez certains la liberté de parole et de jugement. Le chapeau décrivait clairement la situation et devait permettre à tout candidat, même peu renseigné sur l'histoire politique de la Sicile au début du IV^e s. av. J.-C., d'éviter tout contresens et de retrouver des problématiques et des enjeux forcément abordés dans le cadre de la thématique sur « le pouvoir ». La deuxième anecdote, en particulier, qui mettait en scène un épisode bien connu de la vie de Platon, relaté également dans la *Lettre VII*, permettait de rattacher l'extrait proposé à un contexte et des personnages familiers des candidats, tandis que la première offrait aux candidats la chance de mesurer les interactions possibles entre critique littéraire, jugement artistique et action politique.

Cette année, comme lors de la session 2012, les résultats de cette nouvelle épreuve sont assez satisfaisants. Les notes s'échelonnent de 20 à 0/20 et se répartissent très équitablement sur toute l'échelle des notes. Les candidats qui rendaient traductions ou commentaires blancs ont pratiquement disparu. Sur tous les candidats admissibles, nous avons dénombré cette année dix-sept candidats ayant composé l'exercice de traduction-commentaire en grec contre seize l'an passé, et dix en 2011. Cinq parmi eux ont été admis, contre sept en 2012 et trois en 2011, et deux de ces candidats ont fait de bonnes prestations à l'oral de grec. Ces progrès se reflètent dans la moyenne, qui est en augmentation et s'établit à 09,44/20 (elle était de 09,05/20 en 2012), soit à 0,5 points seulement de moins que la moyenne de l'épreuve commune de version grecque (9,93/20 cette année).

La nature du texte à commenter paraît déterminante dans ces résultats. Bien qu'empruntée à un contexte historique qui n'était pas forcément familier à tous les candidats, l'analyse des rapports entre un tyran et ses sujets constituait une thématique traditionnelle qui ne demandait pas de connaissances précises sur Denys de Syracuse. Beaucoup de candidats ont ainsi pu faire plus aisément la démonstration de leurs qualités de lecteurs et d'interprètes, ce qui est l'intérêt principal de cette nouvelle épreuve.

Pour autant, il reste quelques sources d'insatisfaction. Contrairement aux idées reçues, cette année encore, ce n'est pas la traduction qui fait chuter le plus la moyenne de l'épreuve, mais bien plutôt le commentaire. Session après session, nombre de commentaires continuent de présenter à la fois de graves défauts formels et des ignorances et contresens sur le fond. De plus, le danger de voir une bonne traduction ou un bon commentaire compromis par une mauvaise prestation dans la seconde moitié de l'exercice contribue également à rendre les résultats moins bons que dans l'épreuve commune de version grecque.

Reste que, pour cette session, quarante-huit candidats ont obtenu la moyenne à la nouvelle épreuve de grec, soit bien davantage que l'an passé (trente-trois) et l'année précédente (trente-six). Nous avons pu mettre 20/20 aux meilleurs devoirs, à la fois pour nous conformer à l'esprit qui préside aujourd'hui à la notation du concours, mais aussi parce que leurs qualités propres autorisaient ce choix. Tout cela est donc très encourageant et nous nous en félicitons.

Venons-en maintenant au détail du texte pour souligner les erreurs les plus fréquemment commises et rappeler quelques principes auxquels nous sommes attachés, tant pour l'exercice de version que pour celui du commentaire. Nous espérons que les quelques conseils qui suivent permettront aux candidats de mieux comprendre les attentes du jury et d'améliorer leurs résultats.

I. TRADUCTION :

- **Ligne 39** : Παραπλήσιον δὲ συνέβη καὶ περὶ Πλάτωνα τὸν φιλόσοφον γενέσθαι.

Après la première anecdote mettant en scène la confrontation entre Denys et Philoxénos, la version ouvrait sur un second exemple censé confirmer la leçon. L'impersonnel *συνέβη* (« il arriva ») était construit avec une infinitive dont le sujet était l'adjectif neutre *παραπλήσιον*. Il convenait de rendre l'idée contenue dans le préfixe *παρα-* : littéralement « Il arriva qu'une aventure presque semblable survint ». L'adverbe *καί* (« aussi », « également »), placé devant le groupe prépositionnel, venait souligner la répétition quasiment à l'identique d'un épisode déjà relaté, et il ne pouvait donc être omis. Il fallait enfin reconnaître, dans le *τὸν φιλόσοφον*, une apposition destinée à préciser l'individu dont parle Diodore : « en ce qui concerne Platon le philosophe également » — sachant qu'il existe plusieurs Platon, notamment Platon le Comique, contemporain d'Aristophane.

- **Lignes 39-40** : Μεταπεμφάμενος γὰρ τὸν ἄνδρα τοῦτον, τὸ μὲν πρῶτον ἀποδοχῆς ἡξίου τῆς μεγίστης, ...

À partir de cette phrase, Diodore s'engage dans l'anecdote proprement dite et il explique pourquoi les deux épisodes peuvent être rapprochés (*γὰρ*). La phrase commence par un participe aoriste à la voix moyenne (*Μεταπεμφάμενος*) apposé au sujet de la phrase. Ce participe est lui-même complété par un COD (*τὸν ἄνδρα τοῦτον*). Le reste de la phrase s'articule à partir de là en deux temps successifs, rythmés par la parataxe *μὲν... δέ... : τὸ μὲν πρῶτον* (« tout d'abord »), *ὑστερον δέ* (« ensuite, enfin »). Le sujet de la phrase n'est pas explicitement exprimé, mais la logique du texte permet de le rétablir. Grâce au démonstratif *τοῦτον* et au simple fait que c'est un tyran qui peut mander un particulier et non l'inverse, le candidat pouvait aisément comprendre que c'était Platon, tout juste mentionné, qui était mandé et que celui qui le faisait appeler n'était autre que Denys de Syracuse, au centre de tout le passage précédent. L'imparfait *ἡξίου* (de *ἁξίω-ῶ*) est construit très naturellement avec un complément au génitif (*ἀποδοχῆς... τῆς μεγίστης*), mais pour mieux signifier la très haute estime dans laquelle le tyran tient le philosophe au départ, l'adjectif au superlatif est disjoint du

nom auquel il se rapporte. L'imparfait, difficile à garder en français, permet d'insister sur la durée de la période durant laquelle Platon jouit de la faveur du tyran.

- **Lignes 40-41** : ὁρῶν αὐτὸν παρρησίαν ἔχοντα ἀξίαν τῆς φιλοσοφίας·

Le verbe ἡξίου est complété par un deuxième participe apposé, ὁρῶν, mais ce participe n'a pas la même valeur circonstancielle que le premier, comme l'indique d'ailleurs l'absence de coordination entre les deux. Si μεταπεμφόμενος a une valeur temporelle, ὁρῶν prend ici une valeur causale : il explique pourquoi le tyran apprécie dans un premier temps le philosophe. Comme tout verbe de perception, le participe ὁρῶν se construit avec une participiale dont le sujet est le pronom de rappel αὐτόν et le participe, ἔχοντα (littéralement : « parce qu'il voyait qu'il [Platon] avait... »). La παρρησία désigne la « franchise », la « liberté de parole ou de ton » qu'apprécient tant les Athéniens. L'adjectif ἀξία, qui détermine ce substantif, est lui-même construit suivant l'habitude du grec avec un complément au génitif (littéralement : « une franchise digne de la philosophie »).

- **Ligne 41** : ὕστερον δ' ἔκ τινων λόγων προσκόψας αὐτῷ παντελῶς ἀπηλλοτριώθη, ...

Dans un second temps (ὕστερον δέ), Denys change totalement d'attitude à l'égard de Platon et ce changement est décrit lui-même en deux étapes (ἀπηλλοτριώθη καὶ... ἀπέδοτο...). La raison de ce revirement est triviale et peu explicite : ἔκ τινων λόγων προσκόψας. Le participe προσκόψας (de προσκόπτω, employé ici dans un sens actif intransitif, « s'offenser de, être heurté »), apparaît précédemment dans le texte, ligne 7, dans une construction toutefois légèrement différente. On peut donc accepter la même traduction (« heurté à la suite de certains propos »). Il faut impérativement traduire l'adjectif indéfini (ἔκ τινων λόγων), car, pour Diodore, c'est un détail qui révèle la versatilité d'un tyran susceptible dont on ne peut prévoir les réactions. Le changement est brutal, marqué par l'adverbe παντελῶς. Ἀπηλλοτριώθη, aoriste passif du verbe ἀπαλλοτριόω-ω, était construit avec le pronom anaphorique αὐτῷ (« il se détacha complètement de lui »). On obtenait ainsi la traduction suivante : « Mais plus tard, certains propos du philosophe le heurtèrent et il changea radicalement de dispositions à son égard »)

- **Lignes 41-42** : καὶ προαγαγὼν εἰς τὸ πρατήριον ὡς ἀνδράποδον ἀπέδοτο μνῶν εἴκοσι.

La suite de la phrase décrit les conséquences du changement d'attitude de Denys à l'égard de Platon. Reprenant la même structure que dans le membre de phrase précédent, Diodore fait précéder le verbe conjugué d'un participe apposé à valeur temporelle (προαγαγὼν) complété d'un complément circonstanciel de lieu (εἰς τὸ πρατήριον) : littéralement « l'ayant fait amener au marché ». Étant donné le statut de Denys de Syracuse, on peut penser, en effet, qu'il ne se charge pas lui-même de la besogne, mais qu'il la fait exécuter par ses serviteurs. Le verbe ἀποδίδομαι (ici au sens technique de « vendre ») est complété par un génitif de prix (μνῶν εἴκοσι). Déjà mentionné dans la proposition précédente sous la forme de l'anaphorique αὐτῷ, le complément d'objet n'est pas exprimé ici. Il faut sous-entendre un αὐτόν, complété par un attribut du complément d'objet introduit par ὡς (« comme, en tant que »).

- **Lignes 42-43** : Ἀλλὰ τοῦτον μὲν οἱ φίλοι συνελθόντες ἐξηγόρασαν καὶ ἐξαπέστειλαν εἰς τὴν Ἑλλάδα,...

Le texte n'exprimait aucune marque de la possession, mais la logique du texte obligeait à comprendre qu'il s'agit bien des amis de Platon, et non de ceux de Denys de Syracuse, puisque ces individus s'opposent aux desseins du tyran en allant racheter le philosophe et en le renvoyant en Grèce. Pour la clarté du texte, il convenait en revanche de préciser les choses dans la traduction. Le sujet οἱ φίλοι est par ailleurs complété par un participe (συνελθόντες), qui, placé en dehors de l'enclave, est forcément apposé au sujet. Il faut donc lui donner une valeur circonstancielle (« ses amis se réunirent et... »).

- **Lignes 43-44** : φιλικὴν νοουθεσίαν ἐπιφθεγγόμενοι, διότι δεῖ τὸν σοφὸν τοῖς τυράννοις ἢ ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα ὀμιλεῖν .

Un second participe aoriste apposé au sujet (ἐπιφθεγγόμενοι, du verbe ἐποφθέγγομαι) donne une nouvelle précision temporelle. Il n'est pas coordonné au premier participe, et il faut en tenir compte dans la traduction. Chacun des deux participes porte respectivement sur l'une des deux propositions : le second explique ce que les amis de Platon lui disent avant de le renvoyer en Grèce, une fois qu'il a déjà été racheté par eux. La suite de la phrase a souvent été mal rendue, faute de bien comprendre la valeur du διότι. Cette conjonction de subordination sert à expliciter le conseil amical (φιλικὴν νοουθεσίαν) donnés par les amis de Platon au philosophe avant son départ pour la Grèce. Comme ὅτι, elle sert ici à introduire des paroles au style indirect : littéralement « ils le renvoyèrent, non sans avoir ajouté un conseil amical, (à savoir) qu'il faut... ». L'impersonnel, dans la subordonnée, se construit, comme il est usuel, avec une proposition infinitive dont le sujet est τὸν σοφὸν et le verbe ὀμιλεῖν. La difficulté consistait, dans cette fin de phrase, à bien rendre l'expression adverbiale ἢ ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα. Le parallélisme est souligné par la paronymie et par la reprise de la coordination ἢ. Les deux adverbes au superlatif sont par ailleurs renforcés par ὡς (qui, devant un superlatif, signifie « le plus... possible »). Il faut fréquenter les tyrans, littéralement, « le moins possible ou le plus agréablement possible ». Avec les tyrans, le sage doit « se faire le plus rare, ou le plus charmant possible ».

- **Lignes 44-45** : ὁ δὲ Διονύσιος τῆς εἰς τὰ ποιήματα σπουδῆς οὐκ ἀφιστάμενος...

La suite du passage détaille la réaction de Denys de Syracuse après ces deux rebuffades, et leurs conséquences sur sa carrière poétique. Loin de se laisser décourager par les critiques de deux hommes compétents, le tyran choisit de continuer à composer des vers et à élargir même le cercle de son public en faisant réciter ses poèmes lors de réunions panhelléniques. Le δέ est ici adversatif, et il ne peut être omis dans la traduction. Le participe présent moyen ἀφιστάμενος (de ἀφίσταμαι, « s'écarter de, s'éloigner de »), apposé au sujet, se construit avec le génitif τῆς εἰς τὰ ποιήματα σπουδῆς. On ne pouvait bien évidemment sortir le groupe εἰς τὰ ποιήματα de ce complément au génitif, mais il fallait le comprendre comme un déterminant circonstanciel du nom τῆς σπουδῆς et l'on pouvait traduire, par exemple, par la formule suivante : « sans renoncer à son zèle poétique ».

- **Lignes 45-46** : εἰς μὲν τὴν Ὀλυμπιακὴν πανήγυριν ἐξαπέστειλε τοὺς εὐφωνοτάτους τῶν ὑποκριτῶν...

Le sujet ὁ Διονύσιος gouverne une proposition introduite par μὲν. Ce μὲν laisse attendre un δέ, qui intervient au début de la phrase suivante et qui sert donc à la fois de particule de liaison et de coordonnant.

Cette proposition ne présentait pas de difficulté grammaticale particulière une fois qu'on avait bien identifié l'adjectif au superlatif (τοὺς εὐφωνοτάτους) et son complément au génitif partitif (τῶν ὑποκριτῶν), mais elle faisait allusion à certains éléments relevant d'un contexte culturel mal connu, apparemment, de certains candidats. Rappelons que les *panéguries* sont des rassemblements, à l'occasion d'une fête religieuse dans un sanctuaire, et qu'elles faisaient parfois intervenir l'ensemble du monde grec. À cette occasion, diverses manifestations culturelles pouvaient avoir lieu, dont des concours gymniques et musicaux. Les plus connus étaient sans doute les Jeux Olympiques, et c'est dans un tel contexte que Denys décide de faire déclamer ses poèmes. Le terme ὁ ὑποκριτής, par ailleurs, désigne traditionnellement « l'acteur », mais nous avons accepté, vu le contexte, des traductions par « rhapsodes », « interprètes » ou « chanteurs ».

- **Ligne 46** : διαδησομένους ἐν τοῖς ὄχλοις μετ' ᾧδῆς τὰ ποιήματα.

La forme et le sens du participe διαδησομένους ont souvent fait l'objet d'erreurs. Il s'agissait du participe futur moyen du verbe διατίθημι (au moyen « exposer en détail, débiter »). Ce participe, qui se rapportait au superlatif τοὺς εὐφωνοτάτους, prenait ici un sens final, comme il est d'usage après un verbe de mouvement. Il était complété par un complément

d'objet et par deux compléments circonstanciels. Certains candidats ont bien compris le sens du groupe ἐν τοῖς ὄχλοις, se rappelant sans doute le sens de l'expression ἐν τῷ δήμῳ λέγειν, « parler devant le peuple ». Les artistes aux voix les plus mélodieuses sont envoyés « pour chanter les poèmes devant les foules ».

- **Lignes 46-47** : Οὔτοι δὲ τὸ μὲν πρῶτον διὰ τὴν εὐφωνίαν ἐξέπληττον τοὺς ἀκούοντας,...

Le pronom démonstratif qui ouvre la phrase renvoie à ces interprètes talentueux dont les compétences ne vont pourtant pas suffire à tromper les auditeurs sur la qualité des vers de Denys. Les réactions se manifestent en deux temps, bien distingués par les adverbes τὸ μὲν πρῶτον..., μετὰ δὲ ταῦτα.... (« tout d'abord ..., après cela... »). Ce segment de phrase ne présentait pas de difficulté particulière, pour peu que les candidats aient en tête le sens de διὰ suivi de l'accusatif (« grâce à ») et qu'ils aient été sensibles à l'écho lexical dans le groupe prépositionnel (τὴν εὐφωνίαν reprend la même idée que l'adjectif au superlatif τοὺς εὐφωνοτάτους dans le segment précédent, et le jury a été sensible aux efforts de certains candidats pour rendre en français cet effet de style).

- **Lignes 47-48** : μετὰ δὲ ταῦτα ἀναθεωρήσεως γενομένης κατεφρονήθησαν καὶ πολὺν ἀπηνέγκαντο γέλωτα.

Certains candidats, abusés par l'absence de virgule, n'ont pas su analyser le groupe ἀναθεωρήσεως γενομένης. Il s'agissait d'un génitif absolu, et non d'un complément du verbe κατεφρονήθησαν, ici employé à l'aoriste passif (« après un examen attentif, ils s'attirèrent du mépris »). Dans la seconde proposition, l'adjectif πολὺν se rapportait au substantif γέλωτα, dont il était cependant disjoint par un effet de mise de relief, et c'est l'ensemble des termes qui constituait le complément du verbe ἀπηνέγκαντο, 3^e personne du pluriel de l'aoriste moyen de ἀποφέρω. Si l'on a en tête que ce verbe a parfois le sens de « remporter un prix, remporter une victoire », on pouvait penser à un jeu de mots de la part de Diodore et donner la traduction suivante : « ils remportèrent pour seul prix de grands éclats de rire ».

- **Lignes 48-49** : Ὁ δὲ Διονύσιος ἀκούσας τὴν τῶν ποιημάτων καταφρόνησιν ἐπέπεσεν εἰς ὑπερβολὴν λύπης.

La version se terminait sur la réaction de Denys, dépité devant cet accueil. Aux rires nombreux répond l'excès de son chagrin (εἰς ὑπερβολὴν λύπης). Le participe ἀκούσας, apposé au sujet, était complété par l'accusatif τὴν καταφρόνησιν, qui rappelle en écho le verbe κατεφρονήθησαν. Il fallait penser à rendre avec un peu d'élégance le complément du nom (τῶν ποιημάτων), qu'on ne pouvait évidemment sortir de l'enclave : « quand il sut le mépris qu'avaient recueilli ses poèmes »).

• Nota bene :

Lors de l'épreuve, les candidats peuvent consulter un ou plusieurs dictionnaires. Cependant, nous attirons leur attention, comme celle de leurs préparateurs, sur un point important. Lorsque nous choisissons un sujet de version, nous nous servons du *Dictionnaire grec-français* d'Anatole Bailly (la version intégrale et non l'abrégé) pour en évaluer la difficulté. Or telle forme, telle expression, telle phrase parfois, bien expliquées dans cet ouvrage, ne le sont pas forcément ailleurs. Le jury invite donc les candidats à privilégier cet instrument plutôt qu'un autre.

II. COMMENTAIRE :

• Qualité de l'expression écrite.

L'épreuve de « traduction et commentaire d'un texte grec » est aussi une épreuve de français dans laquelle la qualité de l'expression écrite du candidat est prise en compte. Fautes d'orthographe et de syntaxe, écarts de langage, anglicismes et néologismes, tours jargonneux, impropriétés diverses déparent un grand nombre de copies, outre des confusions liées à la précipitation. On donnera quelques exemples de ces fautes regrettables : *apanache (pour apanage), *véredicité (pour véridicité), emprunt (pour empreint), dépend (pour dépeint), *une

éloge (pour un éloge), Denis (pour Denys, dont le nom figure pourtant dès le chapeau du texte !), *hypocryte (pour hypocrite, transcription directe du grec), satire (pour satire), *universalement (pour universellement), *olympiaque (pour olympique), orgueil (pour orgueilleux), *describe (pour décrire), totalitariste (pour totalitaire). On ajoutera enfin que l'interrogative indirecte est parfois mal maîtrisée, et que l'utilisation abusive des adverbes aboutit à des expressions incorrectes : on mesure mal l'étendue de l'humour « plutôt assez noir » (*sic*) de Philoxénos.

Il convient de respecter le niveau de langue attendu dans une dissertation et de bannir toute expression familière ou vulgaire, même citée entre guillemets, en se conformant au registre de l'exercice écrit : on évitera donc d'évoquer « les poèmes ratés » de Denys, de qualifier le comportement des amis de Philoxénos comme une tentative pour « caresser le tyran dans le sens du poil » et d'employer l'expression « quelque part » à la place de « dans une certaine mesure ». Il faut également se conformer aux usages lorsqu'on cite le titre d'une œuvre littéraire, qui doit être précédé d'un article : on doit donc écrire « comme le dit Diodore dans la *Bibliothèque historique* », et non « comme le dit Diodore dans *Bibliothèque historique* » (devenu curieusement plus loin dans le commentaire *Bibliothèque d'histoire*).

De plus, le vocabulaire relatif à la culture antique ou à l'analyse littéraire en général n'est pas toujours employé à bon escient. Nous avons déjà évoqué, dans le corrigé de la version, la pratique des panégyries et le rassemblement qui avait lieu tous les quatre ans dans le sanctuaire d'Olympie pour célébrer des concours panhelléniques. Le cadre de la Sicile semble par ailleurs avoir entraîné une confusion. Le palais de Denys de Syracuse a ainsi été curieusement identifié avec les Latomies. Rappelons que les Latomies sont des carrières situées dans les environs de Syracuse qui servent de prison et où les Athéniens notamment, vaincus lors de l'expédition de Sicile en 415-413, furent emprisonnés par leurs ennemis. Le dithyrambe, orthographié de manière fantaisiste à plusieurs reprises, alors même qu'il figurait dans la partie du texte donnée en traduction, correspond à une forme poétique précise, et ne peut servir à désigner un individu (Philoxénos est un « auteur de dithyrambe », un *διθυραμβοποιός*). Ce chant choral en l'honneur de Dionysos, dont Simonide, Pindare ou Bacchylide ont été d'illustres représentants, faisait l'objet d'un concours lors des Grandes Dionysies d'Athènes et voyait s'affronter des chœurs d'adultes et des chœurs d'enfants issus de chacune des tribus de la cité. Le terme *ὑποκριτής*, traduit à tort de manière littérale dans certaines copies par « hypocrites », a de ce fait entraîné dans le commentaire de véritables contresens. Les interprètes des poèmes de Denys à la panégyrie olympique sont des acteurs, et non des individus désireux de tromper leur émissaire ou leur public (selon l'interprétation des copies). Quant au vocabulaire de l'analyse littéraire, nous rappelons que les outils précieux qu'offre pour l'analyse littéraire le vaste répertoire des figures stylistiques et rhétoriques doivent être utilisés avec pertinence : ainsi la notion de « mise en abyme », représentation d'une œuvre à l'intérieur même d'une œuvre, n'est pas toujours maniée de façon pertinente et s'appliquait mal à cet extrait de Diodore de Sicile.

Espérons que ces quelques remarques donneront aux candidats un aperçu des attentes du jury concernant la qualité de l'expression écrite.

- **Méthode du commentaire.**

Nous rappellerons ici quelques-uns des conseils donnés dans les « Repères pour la nouvelle épreuve Ulm ». Si certains textes peuvent se prêter à un commentaire linéaire, le commentaire composé reste la forme la plus appropriée. En tout état de cause, le candidat ne doit pas hésiter tout au long de son devoir entre commentaire linéaire et commentaire composé, mais opter clairement pour l'une ou l'autre méthode. Le commentaire composé n'est pas un commentaire linéaire déguisé. Il doit en outre fournir un développement assez nourri qui ne saurait se résumer à une vague paraphrase de la partie du texte donnée en traduction. Les candidats qui n'ont pas fait l'effort de traduire la version ne peuvent espérer tromper le lecteur, et leur commentaire passera forcément sous silence des éléments importants et attendus du jury s'il fait l'impasse sur toute une partie du texte. Certes, l'extrait donné en traduction avait son unité propre, mais la partie à traduire, sans engager la totalité du sens, constituait un moment essentiel du texte.

L'introduction situe autant que possible l'extrait, indique brièvement la nature et le contenu du texte, en dégage les mouvements, puis propose une problématique qui servira de fil directeur tout au long du développement organisé autour de deux ou trois axes clairement annoncés en fin d'introduction (et respectés ensuite par le candidat). Il convient d'énoncer avec clarté ces axes de lecture et de revenir en conclusion sur les questions qui auront été formulées en introduction.

La conclusion peut éventuellement se prêter à un élargissement du sujet, mais elle doit avant tout clore la réflexion, en offrant une synthèse des résultats auxquels le développement a permis d'aboutir et en apportant une réponse au problème posé en introduction. Élargir le sujet ne signifie pas ajouter à la va-vite quelques idées vagues que l'on n'aurait pas réussi à intégrer dans le corps du commentaire, mais dont on s'imagine que l'absence déplaira aux correcteurs. Enrichir le propos ne signifie pas non plus sombrer dans le hors sujet en établissant des parallèles mal venus avec des circonstances plus ou moins contemporaines, ou en retrouvant opportunément dans l'extrait proposé l'occasion de développer les thématiques proposées les années précédentes.

Le commentaire proprement dit doit éviter la paraphrase : trop de candidats se contentent de décrire ou de raconter le texte, sans distance critique. Un autre défaut consiste à ne s'attacher qu'aux idées du texte en négligeant la forme et les procédés littéraires qui portent ces idées, ou bien à traiter cette forme en la séparant nettement du fond. Nous avons apprécié, cette année, l'effort des candidats qui, dans un développement consacré à la critique du tyran, ont su montrer combien les échos lexicaux, nombreux dans le texte, contribuaient à nourrir le portrait du tyran : en demandant trois fois à Philoxénos, en des termes quasi identiques, son jugement sur ses poèmes (*Ποῖά τινά σοι φαίνεται τὰ ποιήματα*, l. 17. Cf. l. 5-6 et 30-31), Denys manifeste clairement sa vanité et prouve qu'il ne sait ni ne veut entendre la critique. De la même manière, la succession de trois saynètes, qui chacune mettent en scène le tyran apprenti poète face à un public critique plus ou moins étendu, la répétition du terme *παρρησία* ou de l'adverbe au comparatif *παρρησιωδέστερον* à des endroits stratégiques du texte (l. 7, 22, 40), la reprise du terme *ἀλήθεια* ou de l'adjectif *ἀληθινός* (l. 27, l. 36) tout au long de ces trois épisodes, suffisent à mettre en relief l'incapacité essentielle du tyran à entendre la vérité et à laisser chacun s'exprimer librement. La récurrence d'un scénario identique (le tyran fait mine de chercher l'avis d'autrui, mais il s'emporte et sévit dès que cet avis s'exprime) montre que la première réaction n'est pas ponctuelle, mais qu'elle trahit bien deux traits de caractère fondamentaux chez Denys : son inconstance et sa violence. Mais elle permet également de nourrir une réflexion sur les choix de l'historien Diodore : plutôt que de présenter un développement théorique sur l'homme politique et ses réalisations, il relate trois épisodes de sa vie privée. Sous couvert d'impartialité, il peut ainsi manifester clairement son parti-pris à l'encontre du tyran. La méthode de l'historien sert ici sa vision d'un régime et de son gouvernant.

Enfin, le commentaire doit porter sur le texte même : bien maîtriser la méthode du commentaire de texte, c'est d'abord éviter les paragraphes hors sujet. La qualité d'une copie ne se mesure pas au nombre de pages, mais à la précision de la lecture du texte et à la pertinence des références extérieures au texte. La culture, les connaissances littéraires et historiques des candidats doivent être mobilisées uniquement pour éclairer leur commentaire de l'extrait, non pour se substituer à une analyse du texte. À l'inverse, le commentaire ne peut se limiter à un bref développement de quelques lignes qui reprennent essentiellement les indications déjà données dans le chapeau du texte.

- **Citer et commenter le grec.**

Le commentaire, pour être mené au plus près du texte, doit s'appuyer sur le grec, et non sur la traduction donnée en regard. Le jury attend donc du candidat qu'il cite l'original abondamment et en respectant l'orthographe. Cette année encore, nous avons constaté des erreurs dans un certain nombre de copies, et notamment l'économie des signes diacritiques — esprits, accents et iotas souscrits — dont l'omission, rappelons-le, constitue une faute en grec. Le terme extrait de son contexte, quand il est donné au nominatif, ne doit pas être malmené. Le terme *ὑπερβολήν* (l. 49) ne vient pas *d'*ὑπερβολός*, mais d'*ὑπερβολή* ; *ὑποκριτῶν* (l. 46) a pour nominatif singulier *ὑποκριτής*, et non **ὑποκριτός*. Les formes verbales sont dans certaines

copies analysées avec difficulté : des candidats ont fait venir *μεταπεμψάμενος* de *μεταπίπτω*, d'autres ont cru retrouver en *ἀπεδέχετο* et *ἐκδεξάμενοι* des formes de *δείκνυμι*.

La citation grecque doit également être extraite avec pertinence, et située précisément dans le texte : certains candidats l'amputent parfois d'un mot-clef, montrant par là leur incapacité à repérer dans le texte grec les mots correspondant à la traduction française sur laquelle ils se sont appuyés. Ainsi, très souvent, les participes substantivés perdent leur article ; les enclitiques disparaissent bien qu'un accent subsiste sur le mot précédent, ou, au contraire, commencent une citation (**μὲν πρῶτον*); les verbes perdent leurs compléments, les sujets leurs verbes. Faut-il préciser que la « solution » consistant à donner un contexte plus long pour être certain que les « bons » mots s'y trouvent ne trompera pas le jury ? Il ne suffit pas de citer des mots sans en tirer aucun élément susceptible d'éclairer le commentaire pour contenter le jury, ni de relever des génitifs absolus en prétendant simplement que le tour est caractéristique d'un style historique. D'autres candidats se laissent abuser par la traduction française proposée, qui ne livre pas toujours un calque grammatical du texte grec, mais s'en éloigne pour s'adapter aux contraintes du français. Nous invitons donc les candidats à s'appuyer avant tout sur la construction syntaxique de la phrase grecque avant d'attribuer telle ou telle fonction grammaticale à un mot ou groupe de mots.

Si la traduction française peut, dans un premier temps, servir de support à l'analyse et à la compréhension du texte, le candidat doit s'astreindre à retraduire pour lui sinon la totalité du texte, du moins les passages qu'il a l'intention de citer et de commenter en détail. Certains l'ont d'ailleurs fait spontanément et nous avons apprécié leur effort. D'autres ont également, pour tel ou tel point de détail, concentré leur attention sur la traduction française telle qu'elle était proposée, et l'ont commentée avec pertinence. Il pouvait être intéressant, ici, de reprendre la réponse de Philoxénos à la question posée par Denys sur la qualité de ses vers. La traduction propose de rendre l'adjectif *οἰκτρῶ* par l'expression « à pleurer ». Mais une attention au sens littéral du mot permet de mettre en relief la finesse de Philoxénos et l'habileté avec laquelle il réussit à tromper le tyran en jouant sur les termes. L'adjectif *οἰκτρῶς* désigne proprement « ce qui est lamentable, digne de pitié ». Denys pense que Philoxénos prend le mot au premier degré et que son jugement porte sur le fond, que ses compositions sont capables de susciter la pitié (*ἔλεος*) et la compassion (*συμπαθεία*) propres à toute forme élevée de poésie dramatique, alors que Philoxénos entend le terme dans un sens figuré. De la même façon, il pouvait être intéressant de remarquer qu'aux lignes 30-31, lorsque Denys s'enquiert à nouveau de la qualité de ses vers, la question omet le pronom *σοι* et qu'elle prend une valeur plus générale : « Comment semblent ces vers/que valent ces vers ? », annonçant, en quelque sorte, la prestation de Denys devant la foule réunie aux panégyries olympiques. Cette légère variation trahit l'ambition d'un tyran qui ne se contente pas d'une audience restreinte, mais réclame déjà un plus large public, à la hauteur de ses « grandes espérances ».

Enfin, nombre de candidats manquent ou font un mauvais usage du vocabulaire grammatical élémentaire qui doit leur permettre de rendre compte des mots du texte. Les particules grecques deviennent des adverbes, les négations des verbes, les adverbes des adjectifs, de même que les participes, qui perdent ainsi tout statut verbal. Les systèmes conditionnels sont mal identifiés, et notamment l'irréel et le potentiel sont confondus : il n'est pourtant pas inutile, pour commenter les intentions d'un locuteur, de savoir déceler les nuances impliquées par l'emploi de chacun de ces systèmes. La valeur des différents participes apposés, nombreux dans le texte, et les rapports qu'ils entretiennent entre eux à l'intérieur d'une phrase doivent être analysés avec précision pour rendre au mieux la pensée de l'auteur. Une analyse grammaticale fine du texte grec, qui suppose évidemment la maîtrise de la terminologie syntaxique, s'avère précieuse pour une compréhension correcte du sujet.

- **Culture générale et emploi des connaissances liées au thème : quelques clefs**

Rappelons-le encore, un commentaire précis et pertinent du texte proposé assure au candidat une bonne note. L'analyse peut être aussi étoffée par des sources extérieures (littéraires, historiques, philosophiques, voire iconographiques). Il ne faut pas pour autant insérer des développements hors sujet, ni vouloir à tout prix mobiliser l'ensemble de ses

connaissances, au risque d'assimilations ou de confusions abusives, et de rapprochements contestables.

Si de solides connaissances historiques permettent aux candidats de nourrir avantageusement leur commentaire et d'éviter les contresens, elles ne constituent nullement une obligation. Dans le cas précis de cet extrait, il n'était pas besoin de connaître précisément la généalogie de Denys de Syracuse ni les détails de son règne, entre 406 et 367, pour réussir son devoir. L'extrait proposé se suffisait à lui-même : Denys incarne dans ce texte la figure du tyran, et le portrait que Diodore de Sicile en trace ne devait pas surprendre des candidats nécessairement amenés à rencontrer cette forme de gouvernement dans le cadre de la thématique sur le pouvoir. On retrouve chez Denys les travers caractéristiques que stigmatisent des auteurs comme Thucydide, Platon, Xénophon ou encore Aristote. Denys exerce un pouvoir autoritaire qui ne tolère pas la critique et cherche à réduire toute forme d'opposition. La liberté n'a pas droit de cité et elle est bafouée dans toutes ses dimensions, qu'il s'agisse de la liberté de parole (la *παρηρησία* est toujours condamnée dans le texte, elle est « déplacée », *ἄκαιρον*, l. 25) ou de la liberté physique (les opposants sont emprisonnés ou vendus comme esclaves). Le peuple sur lequel il règne n'est d'ailleurs jamais individualisé. Mis à part les figures de Platon et de Philoxénos, les gens qui l'entourent (membres de sa cour ou serviteurs) sont désignés par des pluriels collectifs qui nient l'individu pour mieux le fondre dans un groupe. Les deux seules personnes qui se distinguent des autres, si elles sont un temps l'objet des attentions du tyran, finissent par être violemment écartées (l'une est envoyée en prison, l'autre est vendue comme esclave). Le tyran montre à cette occasion son instabilité et sa violence. Ses brusques volte-face (*παραχρημα* l. 9, *ἐκ τινων λόγων... παντελῶς* l. 41) trahissent un individu gouverné par les passions et l'excès, non par la raison. Ses réactions comme ses sentiments sont extrêmes : il accorde à Platon la plus grande estime, avant de changer radicalement d'opinion à son encounter. La tentative de faire rentrer Philoxénos dans le rang, par trois fois, traduit l'incompréhension du tyran devant un individu qui refuse de se laisser impressionner par le pouvoir. De la même manière, une fois définitivement déçu dans ses espérances et moqué par la foule, Denys ne sait pas faire la part des choses, et réagit de manière excessive en sombrant dans un profond chagrin. Mais le tyran n'est pas plus libre pour autant. Craignant le *φθόρος* de ses sujets (l. 9), désireux d'être encensé et recherchant les éloges (*ὡς ἐπηνεκότα αὐτὸν ἀπεδέχετο*, l. 35-36), le tyran finit par être esclave de son pouvoir, contraint de réagir avec violence au moindre signe de désaccord (*ἐκ τινων λόγων* l. 41) et pourtant soucieux du regard d'autrui. Sa volonté de domination ne connaît pas de limites et s'étend au domaine littéraire, où il entend occuper une place de choix. Il n'est pas un registre dans lequel le tyran, aveuglé par son pouvoir, accepte de céder la première place. Incapable de douter de ses capacités, sourd à toute critique, il n'hésite pas à faire appel aux juges les plus experts pour estimer ses compositions ou pour les chanter devant le peuple (Philoxénos est un poète « très estimé pour son style dans son propre genre poétique », les interprètes de ses œuvres sont choisis parce qu'ils ont « les plus belles voix »). Denys de Syracuse ne saurait accepter la moindre limite à son domaine de compétences.

Comment concilier pouvoir autoritaire et liberté de parole ? Ce dilemme, qui est au cœur du texte, s'incarne à travers deux figures d'intellectuels, Philoxénos et Platon, qui sont ici, comme le tyran Denys, deux personnages topiques dont la fonction prime sur l'identité. À travers trois anecdotes (Denys et Philoxénos, Denys et Platon, les interprètes des poèmes de Denys aux panégyries olympiques), Diodore explore plusieurs modèles de résistance à un pouvoir autoritaire et réfléchit à la place des intellectuels au sein d'un tel régime. L'épisode de Philoxénos met en scène trois stratégies successives pour l'emporter et faire triompher la vérité : l'affrontement direct, l'humour, et pour finir la parole ambiguë, le double sens qui permet de réconcilier le principe de réalité et l'exigence de vérité. C'est finalement cette dernière méthode, seule, qui permet de se jouer du pouvoir et de rester fidèle à ses opinions, en disant tout haut ce que l'on pense sans pour autant encourir la colère du souverain. Philoxénos réussit à tromper Denys, aveuglé par sa vanité, et montre que dans le domaine littéraire, en tout cas, il peut prendre le pas sur le tyran. Le pouvoir ne peut contrôler que l'expression d'une parole, pas sa conception, et cette limite vaut pour celui qui gouverne comme pour celui qui lui est soumis. Il

est en outre limité dans l'espace. Le dernier épisode montre en effet qu'en dehors de sa cité, le tyran n'inspire aucune crainte et devient même objet de moqueries. Quand la *παρρησία* peut enfin s'exercer, le tyran ne recueille que des critiques. Même les meilleurs interprètes ne sauraient le faire passer pour un poète accompli. La perfection de l'exécution musicale ne peut pallier la médiocrité des poèmes et cette nécessaire prise en compte du fond comme de la forme pour aboutir à une véritable création artistique rappelle des réflexions déjà envisagées dans l'*Ion* de Platon.

Il importait enfin de réfléchir, même brièvement, à la spécificité de ce récit historique. Pour livrer sa leçon politique, Diodore de Sicile s'inspire de faits réels mais tirés de la vie privée du tyran, et il choisit de les relater sous la forme de trois anecdotes qui explorent les différentes formes du comique (comique de répétition, comique de mots, comique de geste, notamment, dans l'épisode de Philoxénos). Loin de livrer des réflexions personnelles et des analyses générales, Diodore saisit des instantanés d'un règne pour construire son portrait. C'est la juxtaposition des trois épisodes qui fait le sens et qui, mieux qu'une analyse politique et un récit chronologique des étapes d'un règne, doit permettre de saisir la nature profonde de ce régime tyrannique.

En conclusion, notons que, comme toujours, le texte formait un tout qu'il fallait considérer à la fois dans le détail et dans son ensemble. C'est la seule manière d'en saisir toutes les articulations et les nuances. On ne peut évidemment pas traiter séparément la version et le commentaire : les deux exercices sont ici indissociables et complémentaires.